

L'armée italienne : impressions du front

Autor(en): **Colombi, Emile**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **61 (1916)**

Heft 2

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-339789>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'armée italienne.

Impressions du front.

I. — LA POLITIQUE PACIFISTE DE L'ITALIE.

La campagne de Libye n'avait pas modifié le cours de la politique étrangère de l'Italie qui continua à être basée sur le Traité d'alliance de la Triplice. Le gouvernement continuait à envisager ce traité comme une sauvegarde suffisamment puissante à garantir l'Etat de toute surprise et contre les dangers extérieurs qui pourraient le menacer. L'expérience faite pendant six lustres lui donnait raison. Dans ces conditions l'Italie était tenue de faire un effort militaire plutôt restreint, ce qui lui permettait de disposer d'une grande partie des ressources du pays à la consolidation des finances du Royaume, aux réformes intérieures et aux assurances sociales.

Cet optimisme n'était pas partagé par toutes les autorités compétentes en la matière; à maintes reprises des hommes clairvoyants ont prononcé des discours et publié des œuvres pour démontrer la nécessité de pourvoir d'une manière plus efficace à la défense de la frontière vers l'Autriche. On a même étudié plusieurs projets tendant à fortifier un certain nombre de points stratégiques sur la frontière italo-autrichienne, mais pour plusieurs motifs, essentiellement d'ordre financier, le gouvernement n'a fait construire que quelques forts dans le Trentin et le Cadore; il a écarté tous les autres projets y compris celui d'établir une ligne fortifiée sur la Livenza. Le gouvernement italien s'est abstenu de faire construire des routes stratégiques à proximité de la frontière autrichienne et aussi, en ce qui concerne les communi-

tions ferroviaires, il s'est abstenu de toute grande entreprise.

L'Autriche agissait autrement, ainsi que le prouvent les forts si nombreux dans le Trentin, la région des Dolomites, la vallée du Fella, le bassin de Plezzo, à Tolmino, à Gorizia et plus au sud, et comme le prouvent aussi les grandes routes militaires si nombreuses à la frontière italienne, dont quelques-unes ont le caractère grandiose des routes romaines. Je citerai un seul exemple, celui de la grande route du « Broccon », inaugurée en 1908, parallèle à la frontière italienne et reliant les vallées secondaires de Primiero et Sugana. Cette route qui a une longueur de plus de 45 km. traverse une région montagneuse presque complètement déserte; elle n'a aucune importance commerciale et offre un intérêt médiocre pour les touristes. Sa construction a englouti plusieurs millions de francs, mais elle a une grande importance stratégique. Cette activité trahissait chez l'état-major autrichien plus que le souci de rendre la défense nationale toujours plus puissante, le plan d'une action offensive.

Le courant pacifiste était si profondément enraciné en Italie que lorsque, sous la pression de quelques officiers supérieurs de l'état-major, on voulait procéder sur certains points à la construction de routes stratégiques, l'Autriche soulevant de l'opposition, le gouvernement italien s'y pliait.

La confiance de ce dernier dans le traité de la Triplice comme moyen suffisant à garantir l'indépendance de l'Italie se manifesta avec une évidence plus nette au printemps 1914. Alors M. Giolitti se retira du gouvernement où il fut remplacé par M. Salandra. Il s'agissait de désigner un nouveau Ministre de la guerre. A cette occasion on souleva la question de ramener l'armée à ce qu'elle était avant la guerre de Libye, qui avait eu pour conséquence de vider considérablement les arsenaux militaires. On avait présenté deux programmes: l'un du général Porro, qui prévoyait une dépense extraordinaire de 400 millions de liras; l'autre du général Grandi qui limitait cette dépense à 180 millions seulement. Ce dernier fut préféré¹.

¹ Voir les Chroniques italiennes de la *Revue militaire suisse*, année 1914.

Cette décision fut prise à une époque où l'Allemagne prélevait un impôt extraordinaire de guerre d'un milliard de marks pour augmenter ses armements déjà si puissants; la France venait de rétablir le service triennal et l'Autriche, en suivant l'exemple de l'Allemagne, accentuait aussi sa préparation militaire et, comme le prouvent les événements de 1913, cherchait un prétexte pour intervenir dans le conflit des Balkans. Il y a cinq ans la contribution par habitant aux dépenses de l'armée seulement était de 16 fr. 60 en France, 15 fr. 90 en Allemagne, de 9 fr. 70 en Autriche, de 7 fr. 27 en Russie. En Italie elle n'était que de 6 liras 50.

Au début de la guerre européenne l'armée d'Italie n'était donc pas préparée pour entreprendre une grande campagne, mais le vrai motif qui l'empêcha de marcher à côté des deux empires doit être recherché dans l'absence du *casus foederis* prévu par le traité de la Triplice¹.

II. — LA PRÉPARATION

L'état-major italien et la direction des différents services de l'armée ont profité largement de la période qui va du mois d'août 1914 à mai 1915 pour compléter l'armement. On a fait pendant ces neuf mois un travail très intense et lorsque l'Italie se trouva dans le cas de se prononcer, non en faveur de l'intervention, mais à côté des puissances de l'Entente, l'armée était pourvue abondamment de tout le matériel nécessaire.

Au début de la guerre, l'Italie avait mobilisé à différentes reprises: 94 régiments d'infanterie, groupés en 48 brigades, 25 divisions, 12 corps d'armée; 2 régiments de grenadiers; 12 régiments de bersaglieri (dont chacun avait 1 bat. de cyclistes); 8 régiments d'alpini (l'infanterie était armée du fusil ou mousqueton modèle 1891, cal. 6,5 qui sont encore après 24 ans, parmi les meilleures armes à feu que l'on connaisse); 36 régiments d'artillerie de campagne (les rég. 33-35 étaient en cours de formation); 2 régiments d'artillerie lourde; 2 régiments d'artillerie de montagne (chacun à quatre grou-

¹ *Revue militaire suisse*, Chronique italienne, 1914, p. 625.

pes); 10 régiments d'artillerie de siège; 29 régiments de cavalerie (12 lanciers et 17 chevaux-légers); 6 régiments du génie; 1 bataillon d'armes techniques; 1 bataillon d'aviateurs.

Naturellement ces contingents ont été augmentés graduellement au cours de la guerre et ils ne peuvent plus être pris pour base du calcul des forces actuelles de l'armée italienne. Celle-ci avait en outre à sa disposition des parcs très abondants de camions automobiles, de voitures automobiles, de camions, chars à quatre et deux roues à traction animale, et un nombre élevé, largement suffisant à tous ses besoins, de chevaux et mulets.

L'artillerie a été l'objet de soins spéciaux.

III. — LA PREMIÈRE TÂCHE DE L'ARMÉE.

La guerre fut déclarée par l'Italie à l'Autriche, mais au cours de la première période les opérations furent menées par l'armée italienne en poursuivant un but défensif. Maintenant on voit clairement que le but principal que le commandement suprême avait en vue et s'efforçait d'atteindre était de s'emparer d'une nouvelle frontière plus facile à défendre contre les attaques des puissantes armées des Empires du centre. Les ouvrages du Pianaccio, ceux de la vallée des « Giudicarie », les positions occupées sur tout le reste du front trentin, en Carnie et tout particulièrement sur le Pal Grande, le Freikofel et le Pal Piccolo, les deuxième et troisième lignes établies sur tout le front de l'Isonzo ne laissent plus aucun doute à ce sujet.

Au début de la campagne, le Trentin n'était défendu que par des troupes de forteresse et des bataillons de territoriaux où prédominaient les « Standeschützen ». Ces troupes formaient un mélange d'éléments dont la valeur guerrière laissait beaucoup à désirer. L'état-major autrichien avait prévu qu'en conditions normales il fallait à l'Italie environ un mois pour compléter sa mobilisation. Mais puisqu'une partie des troupes avait été mobilisée il était convaincu qu'il fallait seulement deux semaines à l'armée italienne pour être prête à entrer en campagne. Il estimait donc qu'il avait en tout cas quinze

jours pour transporter des troupes de première ligne du front de la Galicie au Trentin afin d'y repousser l'ennemi. Ceci explique pourquoi, au début des hostilités, l'Autriche n'avait



Sur la route des Dolomites. Hospice et sommet de Falsarego (2117 m.).

pour défendre certaines positions stratégiques très importantes, comme celle du Pasubio à l'entrée de Valarsa et d'autres, que des contingents de troupes territoriales tout à fait insuffisants, tandis que les Italiens menaient déjà la campagne et pouvaient conquérir ainsi, en peu de jours, des défilés et des hauteurs d'une grande importance.

Il eût été pour eux une entreprise assez facile de pénétrer plus profondément dans plusieurs de ces vallées, par exemple dans le Valarsa jusqu'aux portes de Rovereto et dans le val Primiero jusqu'au col de Rolle et y occuper le fort de « Dossaccio » qui en défend l'accès. Ils auraient pu obtenir de cette façon des résultats très appréciables, mais ils couraient le risque de ne plus être en mesure d'opposer immédiatement des forces assez puissantes à cette armée que l'Allemagne avait menacé d'envoyer contre l'Italie et qui naturellement aurait cherché à se frayer un passage par la voie la plus facile, celle du Carso. Le 24 mai, j'écrivais à la *Gazette de Lausanne* qu'à Rome, dans les milieux officieux, on avait l'impression que l'Allemagne n'aurait pas attaqué directement l'Italie ; les faits m'ont donné raison, mais il y avait toutefois des indices sérieux qui laissaient supposer que l'Allemagne donnerait réellement suite à ses menaces. Le commandement suprême devait donc diriger les opérations de son armée de manière à faire face à une attaque éventuelle de l'Allemagne.

Le premier soin des Italiens fut ainsi d'occuper dans le val Giudicarie, le val de l'Adige et sur tout le front trentin des positions dominantes, à l'embouchure des vallées et d'y construire des oeuvres de défense si puissantes qu'on pût arrêter, avec un contingent de troupes assez restreint, la pression exercée par des forces ennemies considérables et réserver le gros de l'armée pour repousser les attaques des troupes allemandes. La capacité des officiers supérieurs, la valeur et la bonne préparation des troupes, l'œuvre extraordinairement rapide du génie militaire ont permis aux Italiens de conquérir une nouvelle frontière et d'y construire, au cours de peu de semaines, des oeuvres de défense si fortes qu'elles rendent le passage infranchissable même à de grandes armées.

Ainsi le commandement suprême atteignit son premier but.

IV. — L'OFFENSIVE ITALIENNE

Vers la fin du mois de juin les Italiens occupaient déjà une nouvelle frontière présentant des positions qui leur permettaient de s'y tenir avec des chances très considérables de

succès contre les attaques éventuelles des grandes armées austro-allemandes qui auraient essayé de forcer le passage. Depuis la fin de juin jusqu'à celle de septembre, le génie militaire italien développa une activité fébrile dans la construction de nombreuses voies stratégiques, d'ouvrages de défense semi-permanents, de redoutes, de tranchées en ciment armé et par endroits blindées. Ces travaux mettent en évidence, par la rapidité et la perfection de leur construction, la grande aptitude de l'ouvrier italien dans l'art du bâtiment.

A la suite de la conquête du « trincerone » de Castelnuovo sur le Carso, les Italiens ont procédé, à dater de la mi-juillet, à une offensive très énergique qui leur a valu l'occupation de la crête occidentale de ce haut plateau et de quelques contreforts du Mont Saint-Michel et du sommet du Monte Sei Busi. Vers la mi-juin ils ont conquis, ainsi que c'est connu, la localité de Plava sur l'Isonzo et ses hauteurs, qui fut l'opération la plus difficile accomplie au cours de cette première partie de la campagne. Ils ont réussi, par cette occupation, à pénétrer et à se maintenir dans la ligne autrichienne de Gorizia à Tolmino. A peu près à la même date les forces italiennes avaient réussi à pousser leur ligne jusqu'aux portes de Podgora. De même les opérations contre Tolmino et les positions qui la dominent ont revêtu un caractère nettement offensif. On ne peut parler de Tolmino sans s'arrêter à la conquête du Monte-Nero, opération accomplie dans des conditions extrêmement difficiles qui fait grand honneur à l'armée italienne. Les alpini ont accompli à cette occasion un magnifique exploit puisque ce fut par surprise de nuit, et en escaladant des parois à pic qu'ils ont pu s'emparer de ce sommet (2245 m.). Cette opération a duré plusieurs journées.

Offensif encore le bombardement des forts au nord de Plezzo, du Predil et des forts environnant Malborghetto; ainsi que les opérations cherchant le passage des vallées de Sexten, de la Rienz, pour atteindre la vallée de la Drave, afin d'y couper la grande artère ferroviaire du Pulstertal.

Dans tous ces secteurs l'offensive fut entreprise et poussée avec une grande énergie, et elle a été suivie d'un calme relatif pour donner à l'armée le temps d'exécuter les travaux

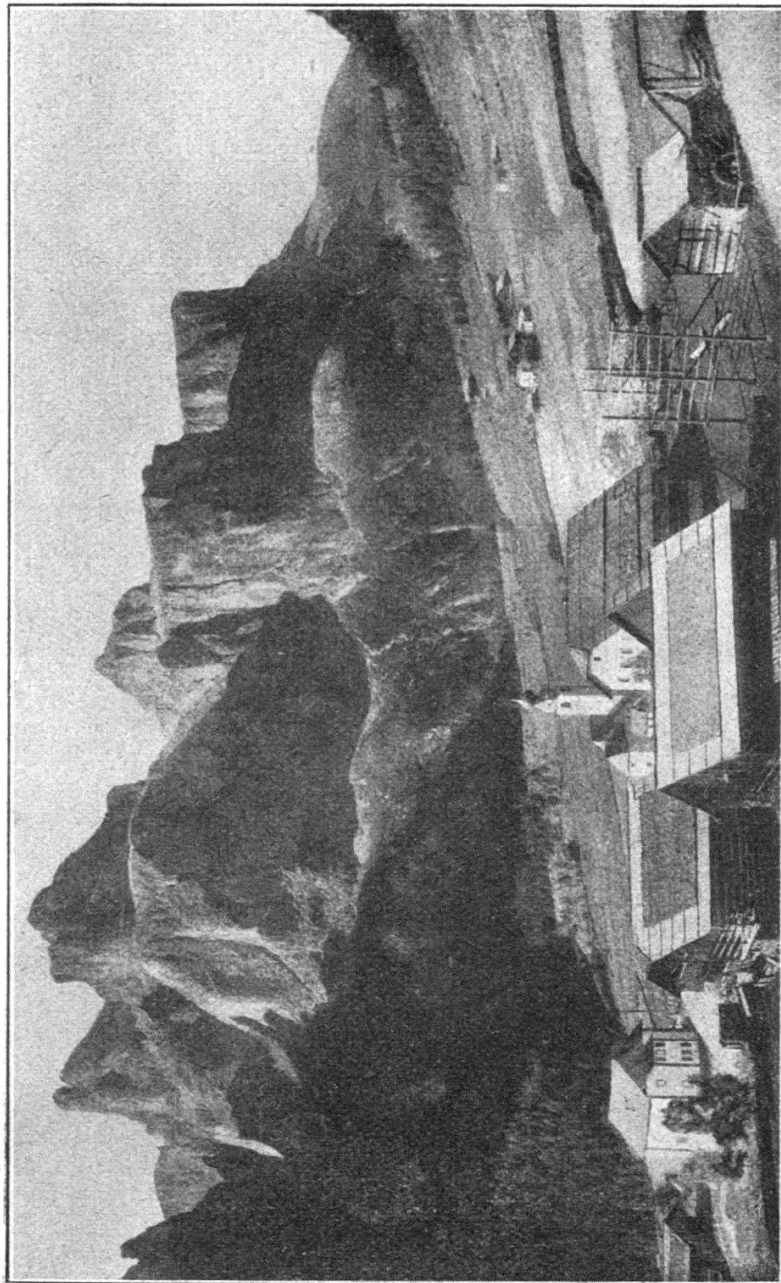
indispensables de réorganisation des positions conquises, et pour préparer une nouvelle poussée en avant. Elle fut reprise avec un admirable élan vers la moitié du mois d'octobre. Au cours d'un mois les troupes italiennes ont réalisé des progrès très marqués.

Sur le Carso elles ont atteint le fond du vallon de Doberdo et conquis les contreforts du versant nord du Saint-Michel, vers Gorizia. Le sommet principal de cette colline est au pouvoir des Italiens qui ont gagné aussi la colline de Podgora jusqu'à proximité immédiate de la cime; ainsi que toute la colline du Calvario, dans la même région, la colline de la cote 188, et la crête des collines qui s'allongent jusqu'à la rive droite de l'Isonzo. L'occupation de ces positions leur permet de dominer les routes menant à la position fortifiée du Sabotino, d'où les Autrichiens ont emporté l'artillerie. De Plava les Italiens ont élargi leur occupation jusqu'au delà de Zagora, atteignant le pied du Monte Santo et du Kruck qui sont les remparts les plus efficaces de la défense de Gorizia. Immédiatement au sud de cette place les troupes italiennes ont passé l'Isonzo et ont poussé jusqu'au faubourg de Saint-Andrea. Elles ont avancé leur artillerie à proximité de la ville en obligeant les Autrichiens à déplacer la leur à l'orient de Gorizia.

Dans le secteur de Tolmino, les Italiens ont occupé les sommets du Mrzli et du Vodil, des contreforts du Monte Nero et ils ont conquis dans toute la région, des tranchées très importantes et extraordinairement puissantes. Les artilleries italiennes du secteur de Plezzo, du Val Raccolana et du Val Dogna ont réduit au silence presque tous les forts de ce bassin; ainsi que ceux du Predil et de Malborghetto.

Dans les Dolomites la note dominante de l'offensive italienne est donnée par la conquête du bassin de Cortina d'Ampezzo, de certaines parties de la grande route des Dolomites et du Col de Lana. Dans le Trentin le trait le plus important de l'offensive italienne est l'occupation de la Bezzecca, des vallées de Concei (au nord de Bezzecca), de Ledro et de Lagarina qui constituent un demi cercle autour de Riva, dont les voies de communications ferroviaires sont complètement

occupées par les Italiens. La seule voie qui reste encore aux défenseurs de la place est une mauvaise route carrossable très



Colfesco et le groupe de Sella (2976 m.) dans la région des Dolomites.

longue et peu accessible pendant l'hiver. Les troupes italiennes en pénétrant dans la vallée de Concei et en escaladant les hauteurs qui la dominent à l'occident se sont si bien rapprochées du fort « Por », du camp retranché de Lardaro, qu'elles ont pu en commencer efficacement le bombardement. Jus-

qu'ici le camp retranché de Lardaro n'avait pu être attaqué sérieusement.

Le drapeau italien flotte désormais à Borgo, le chef-lieu de la vallée de Sugana; les avant-postes italiens sont déjà aux portes de Roncegno, voire même du gros bourg de Levico au nord de Borgo et ils ont occupé la vallée alpine du Calamento d'où s'esquisse une brillante opération sur la vallée de Fiemme.

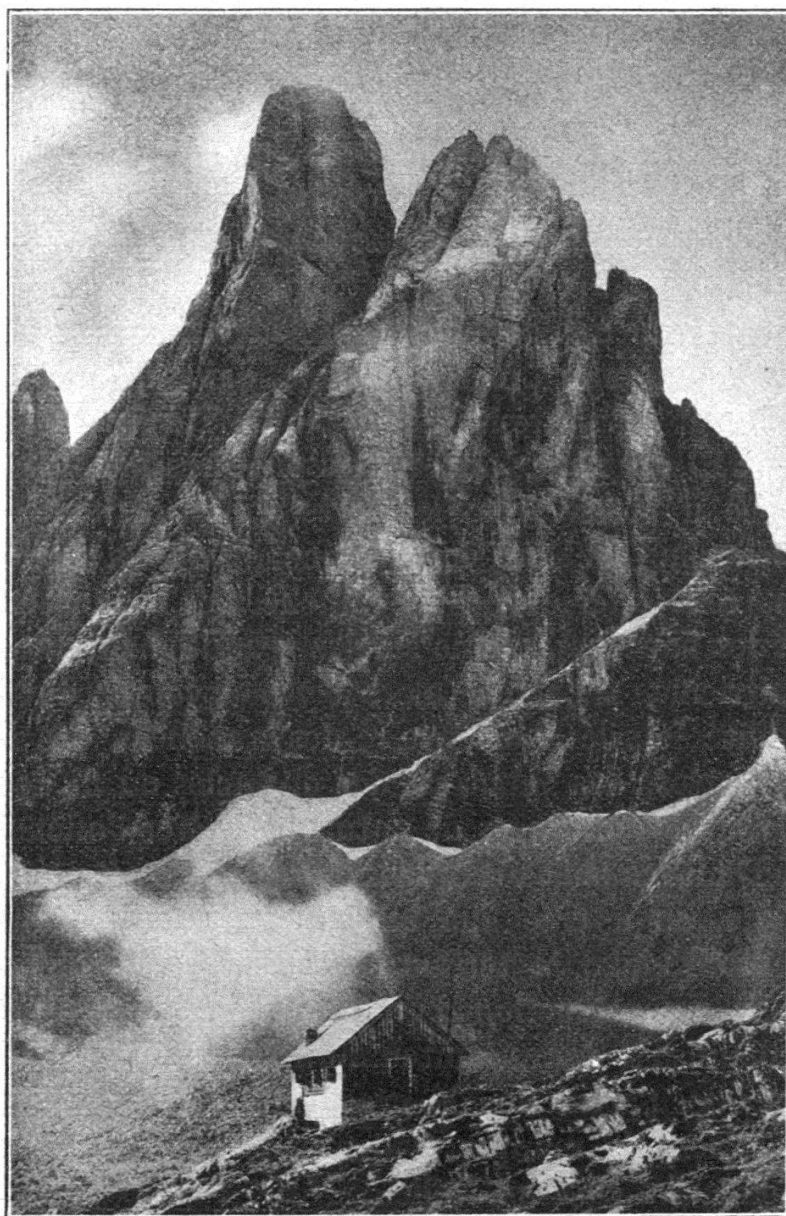
V. — LES DIFFICULTÉS A VAINCRE

Dans les milieux officieux autrichiens on a toujours nourri l'espoir de reconquérir les territoires italiens perdus en 1859 et 1866. C'était plus qu'un espoir platonique, un véritable programme de gouvernement. Le grand-duc Ferdinand, héritier du trône des Habsbourg, était particulièrement intéressé à l'exécution de ce programme et il suivait avec le plus grand soin la construction des ouvrages qui d'après sa conception devaient amener l'accomplissement de ses vœux. Venait en première ligne l'érection de nombreux forts sur la frontière italienne. Tous les ans il y faisait un voyage d'inspection et à l'occasion des dîners de gala et des grandes réceptions intimes il répétait constamment le refrain de la nécessité de reconquérir la Lombardie et les provinces vénitiennes.

Le gouvernement autrichien a fait construire une première énorme ceinture de forts qui se groupent autour du Stelvio, du Tonale, à Lardaro (Val Giudicarie), à Riva, sur les hauteurs entre cette ville et Rovereto, dans les environs de cette place, dans la vallée de l'Adige, au Valarsa et sur le haut plateau qui va de Valarsa au Val Sugana, où sur un parcours de 20 km. il y a sept grands forts. Dans le Val Sugana domine le camp retranché de la Pianarotte et dans le Val Primiero, au Col de Rolle, se trouve le fort du « Dossaccio ». Sur toute cette ligne, où il n'y a pas de rochers abrupts et considérés comme infranchissables, des forts ont été construits dont le feu ne laisse aucun angle mort. C'est donc une grande paroi de fer et de granit que l'Autriche a construit dans cette région en y dépensant des centaines et des centaines de millions de couronnes.

A l'intérieur il y a une seconde ligne, très importante aussi, autour de Trente.

Il faut reconnaître que les techniciens autrichiens sont



Cima « Dochici » sur le plateau de Lavarone.

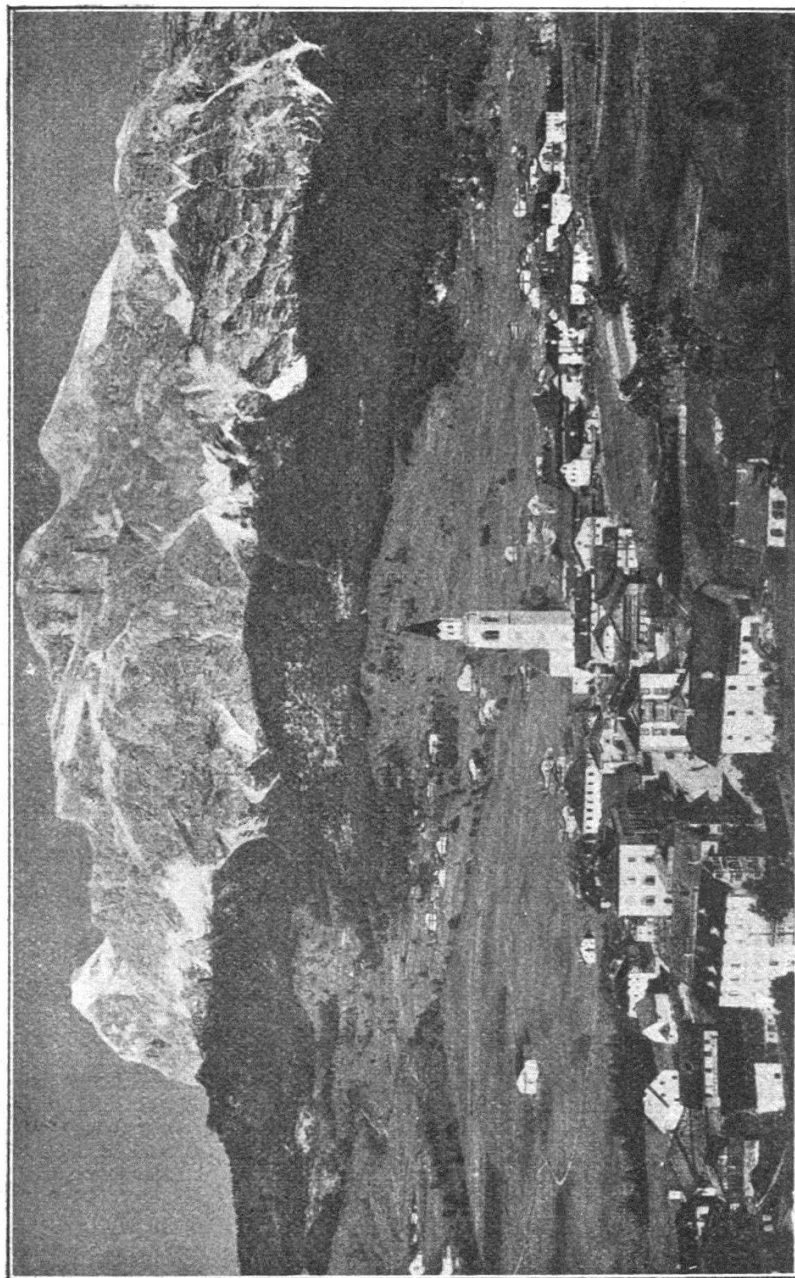
vraiment des maîtres dans l'art des constructions stratégiques. Leurs forts de type moderne sont des modèles, pourvus des perfectionnements les plus minutieux. Plusieurs sont en-cavés dans le roc avec étages superposés de manière à domi-

ner tous les points d'un vaste cercle de 15 à 20 km. et plus de rayon. Ils sont pourvus de canons très puissants et les casernes pour le personnel sont munies du confort des bonshôtels. Certains de ces forts ont coûté de 18 à 20 millions de couronnes. Ces forteresses sont reliées assez souvent entre elles par des ouvrages secondaires et de belles routes militaires. A étroite proximité de la frontière italienne et même en dehors de la ligne des forts, les Autrichiens ont construit des établissements destinés à devenir le centre des services logistiques d'une armée importante en vue d'une campagne d'invasion de l'Italie.

Une activité analogue a été déployée dans la région des Dolomites, au Monte Croce en Carnie, dans la vallée du Fella (Pontebba) et sur la route qui mène de Tarvis à Plezzo et à Caporetto. L'expérience acquise les premiers mois de la guerre européenne a prouvé que les forts, cibles permanentes, ont perdu beaucoup de leur importance et que la meilleure défense est celle offerte par les tranchées et les artilleries placées sur les hauteurs, même sur les grandes hauteurs. L'état-major autrichien a cherché alors à y pourvoir en développant une activité fébrile à construire des tranchées, des redoutes, des casemattes, des lunettes, des obstacles en fil de fer barbelé et tous les ouvrages de nature à arrêter l'offensive d'un ennemi. Dans les zones les plus intéressantes au point de vue stratégique, on a créé une telle quantité de travaux de défense militaire que le terrain en est saturé. Ils ont été complétés par la construction d'un grand nombre de routes militaires conduisant à des hauteurs où l'on pouvait placer avec avantage de l'artillerie de gros calibre. Ces ouvrages eux aussi portaient la marque évidente de la préparation d'une grande offensive contre l'Italie.

Merveilleux, particulièrement, sont les travaux de défense du camp retranché de Gorizia qui constituent un grand triangle, dont les points essentiels sont le Monte Santo, le Sabotino avec le Calvario et Podgora et la colline du Saint-Michel. Ces positions sont reliées entre elles et se complètent réciproquement. Si l'ennemi occupe une de ces positions les autres peuvent ouvrir sur elle un feu si violent que l'occupant (d'a-

près la conception de l'état-major autrichien) devrait se retirer au plus vite. (En réalité cette prévision ne s'est pas réalisée; les Italiens se sont emparés déjà de plus d'une de



Cortina d'Ampezzo et le groupe des Tofana (3214 m.).

ces positions et ils y sont restés maîtres absolus.) Si l'on prend en considération que ces forts ne laissent subsister aucun angle mort, que toutes ces positions ont à leurs pieds l'Isonzo, un des fleuves les plus capricieux et traîtres que l'on

connaisse, et que la place est reliée aux provinces autrichiennes par une ligne ferroviaire à grand trafic et par une route carrossable de première classe, absolument libre, on aura une faible idée de la puissance défensive de Gorizia, qui dépasse celle des forteresses belges, de Przemysl et des forteresses russes prises par les Allemands.

Sur le Carso, comme dans tout le secteur de Tolmino, le terrain est saturé de tranchées, de trinceroni et d'obstacles de toutes sortes. Partout des hauteurs à escalader puissamment organisées par les Autrichiens. Les Italiens se trouvaient et se trouvent encore en maintes positions, dans la situation de ceux qui, partant du pied de la montagne, doivent en gravir les côtes pour combattre un ennemi caché et blotti dans les tranchées, les redoutes et les forts, protégé contre les assauts de l'adversaire, la pluie et le froid. Ils sont montés, ils ont chassé les troupes autrichiennes des crêtes des montagnes, ils sont descendus au fond des vallées pour recommencer de nouveau à monter les pentes d'autres montagnes, occuper une deuxième crête de sommets et redescendre encore au fond des vallées. On dirait que ces chaînes leur barrant le chemin sont infinies.

Les troupes italiennes ont rompu en de nombreux endroits les lignes les mieux organisées des Autrichiens. Ils ont conquis les sommets de collines et de montagnes où chaque mètre de terrain était vaillamment défendu ; ils ont escaladé des cimes considérées comme infranchissables et occupé des positions que l'ennemi envisageait comme imprenables. Les soldats italiens ont arrosé de leur sang les gazons et les mottes de ces localités si âpres, mais ils ont vaincu en obligeant une armée de braves à se retirer. L'émulation la plus vive dans une défense acharnée a animé les Hongrois, les chasseurs tyroliens aussi bien que les régiments des provinces allemandes, les Croates et les Bosniaques. Les campagnes en Galicie et en Serbie les avaient entraînés admirablement à la guerre, mais ils ont dû céder à la poussée violente des troupes italiennes, à la ténacité et à la force de leurs attaques toujours répétées.

VI. LA COOPÉRATION DES DIFFÉRENTES ARMES

De la mi-août jusqu'à la fin de septembre j'ai parcouru tous les secteurs du front. A cette occasion j'ai pu examiner de près la situation militaire. Ce que j'ai constaté d'abord c'est la bonne coopération de toutes les armes au but commun. Toutes les branches, à l'exception de la poste militaire, ont bien fonctionné. La poste s'est trouvée en présence d'une tâche extraordinairement vaste et compliquée exigeant la collaboration d'un personnel technique très nombreux. Ce personnel n'était pas disponible pour constituer un contingent suffisant.

J'ai remarqué qu'il y avait dans les différents services une coordination parfaitement normale. Ainsi, par exemple, les services de l'arrière fonctionnent très régulièrement. Les centaines de camions automobiles, les milliers de chars circulent sans le moindre encombrement ; ils partent et arrivent aux heures fixées comme s'ils étaient des trains marchant avec la plus grande régularité. Ils apportent ponctuellement les approvisionnements en vivres et en matériel de guerre aux campements, même à ceux très éloignés ou situés à 2500 ou à 3000 mètres d'altitude. On constate des irrégularités seulement dans les positions dont les voies d'accès sont dominées par l'artillerie autrichienne et que les colonnes de convoyeurs ou de chars ne peuvent parcourir que de nuit ou à de certaines heures de la journée.

Le service des ravitaillements en vivres fonctionne avec une parfaite régularité ; les troupes reçoivent leur ordinaire à des heures normales. Il est toujours abondant et de bonne qualité. Le gouvernement fournit des suppléments de vin, café, chocolat et cigares en quantités plus grandes que ce n'est le cas en Suisse. Sur la haute montagne la ration est beaucoup plus riche que dans les vallées et dans la plaine, où la quantité journalière de nourriture de chaque homme est à peu près la même que pour le soldat suisse. Sur le Carso et dans les autres positions fortement exposées, la nourriture est très soignée et tend à entretenir le plus possible, chez les sol-

dats, leurs forces physiques. En Italie aussi, on a fait, avec succès, l'essai de remplacer partiellement la viande par du fromage.

J'ai entendu très peu de soldats se plaindre de la nourriture. La presque totalité se déclarait parfaitement satisfaite de son ordinaire, ce qui est d'autant plus symptomatique que la tendance des Italiens est de tout critiquer.

Le transport d'officiers, soldats et civils par automobile fonctionne également bien, ainsi que les services des pionniers télégraphistes et signaleurs, du téléphone de camp et des téléphones de contrôle et de police.

La Croix-Rouge, les Chevaliers de Malte (qui s'occupent du transport ferroviaire des blessés), la Croix-Bleue, développent avec calme et précision leur activité. Le service sanitaire de l'armée accomplit sa tâche avec un grand dévouement, un parfait altruisme, sans se laisser influencer par les dangers auxquels il est exposé. Le transport des blessés aux premiers postes de pansement et leur évacuation aux lazarets de deuxième ligne s'effectuent toujours avec calme et bon ordre.

Certes, les résultats si satisfaisants obtenus par l'armée italienne sont dus surtout à son arme du génie, à la puissance de son artillerie, à la combattivité tenace de son infanterie, mais aussi à la bonne coopération de tous les services y compris ceux qui ont une mission moins apparente. Ces brillants résultats sont de même le fruit de l'excellente collaboration qui s'est établie entre la nation entière et son armée. La mobilisation civile a obtenu en Italie des succès très remarquables et qu'on ne saurait passer sous silence.

VII. LE COMMANDEMENT SUPRÊME

Dès le premier jour de la déclaration de guerre le roi d'Italie s'est rendu au front au milieu de ses soldats et il ne l'a plus quitté. Il a même passé les fêtes de Noël et du Nouvel-An loin de sa famille pour donner un exemple d'abnégation à ses troupes. Depuis le commencement des hostilités il s'est occupé exclusivement des affaires militaires. Dans son

automobile il parcourt avec une inlassable persévérance tous les secteurs du front et il maintient un contact continu avec toutes les unités de l'armée. Il vit la vie simple des soldats au milieu de ces derniers, avec lesquels il partage souvent son dîner si frugal. L'exemple qu'il donne d'activité, de persévérance et de dévouement exerce une influence très heureuse sur le moral des troupes.

Le souci qu'il prend du bien-être des soldats, ses visites fréquentes aux hôpitaux militaires, les récompenses qu'il sait donner avec une souveraine impartialité, aux officiers et aux simples soldats qui se sont distingués par des exploits héroïques, le rangent parmi les souverains les plus populaires, démocratiques et les plus aimés. C'est un véritable bonheur pour l'Italie d'avoir un chef qui a su s'imposer comme tâche suprême d'être l'exemple des vertus civiques et militaires à toute son armée.

Il a comme chef d'état-major le général Cadorna, appartenant à la famille des comtes Cadorna de Pallanza, qui a fourni au royaume d'Italie des ministres et des généraux. Son père, le général Cadorna, a eu le commandement des troupes qui ont pénétré dans la ville de Rome par la brèche de la Porta Pia, le 20 septembre 1870. Il a été aussi un des facteurs les plus actifs de l'organisation de la nouvelle armée italienne.

Le fils, Luigi Cadorna, doué d'une intelligence très vive, de beaucoup de persévérance et de méthode, a fait rapidement sa carrière militaire et il arriva, encore relativement jeune, à la direction de l'état-major. Il a su gagner dans cette position si délicate une grande estime et toute la confiance des officiers. L'ascendant qu'il exerce sur les cadres est dû à ses vertus militaires, à sa compétence, à son impeccable équité, mais, je crois, surtout à sa profonde connaissance des hommes. Il sait très bien juger la valeur intrinsèque d'un commandant de troupes et il l'a prouvé d'une manière évidente pendant ces sept mois de guerre. Il se laisse guider uniquement par les considérations de la science militaire en excluant toutes les influences extérieures et toutes les opérations qui ne présentent pas les garanties nécessaires d'un

succès certain. Il est très calme et réservé, sobre de gestes et de paroles, d'une noble modestie. Il a une volonté ferme qui ne plie pas.

Peu de temps avant la déclaration de guerre, le gouvernement italien a créé un nouveau poste : celui de sous-chef d'état-major et il a appelé à l'occuper le général Porro, de la famille des comtes Porro, de Milan, laquelle à l'époque du Risorgimento s'est distinguée par son activité et ses sacrifices de personnes et d'argent. Le général Porro a fait aussi une brillante carrière militaire. C'est un officier d'une grande compétence et d'une haute valeur. Il est aussi profond connaisseur de la nature humaine et doué de toutes les qualités d'un diplomate avisé. Aussi verra-t-on toujours le général Porro chargé des missions qui ont un caractère diplomatique et militaire. On rencontre très souvent ensemble le roi et les généraux Cadorna et Porro, soit parcourant le front, soit en conférence. Le chef et le sous-chef d'état-major partagent les mêmes principes tant dans les théories militaires que pour leur application et les mêmes vues sociales.

La guerre européenne a montré la nécessité d'apporter un changement à la direction du ministère de la guerre italien. Le général Zuppelli, d'une famille triestine, a été appelé à occuper cette haute charge et à en assumer les lourdes responsabilités. C'est à son intelligence, à son activité extraordinaire et à celle de l'état-major qu'on doit l'excellente préparation de l'armée italienne qui s'est accomplie du mois de septembre 1914 au mois de mai 1915.

Les événements des derniers huit mois ont montré à l'évidence la grande homogénéité du commandement suprême et la parfaite harmonie qui existe entre les chefs. Les opérations militaires, encore plus que la presse et l'opinion publique, prouvent que le commandement sait ce qu'il veut et qu'il dispose des moyens nécessaires pour réaliser fermement son programme qui résume aussi les aspirations nationales.

VIII. — L'INFANTERIE

a) *L'élite.*

L'Italie possède le service de deux ans. Les jeunes recrues arrivent à la caserne dans des conditions moins avancées et développées que ce n'est le cas en Suisse. Chez nous le développement atteint par l'instruction populaire et la gymnastique, ainsi que par les cours préparatoires et les sports ont pour effet que les jeunes gens arrivent à l'école de recrues déjà passablement bien préparés. En neuf semaines ils peuvent donc atteindre un degré de formation assez avancé et qui étonne souvent les officiers étrangers qui viennent en Suisse pour étudier ses institutions militaires. En Italie le degré de préparation des jeunes soldats varie beaucoup à cause de la grande différence des tempéraments et d'instruction populaire, suivant les régions et les classes sociales. Cependant, grâce à l'entraînement très assidu on finit toujours par obtenir une remarquable homogénéité et une troupe bien préparée à remplir sa tâche. Un des traits caractéristiques du soldat italien est son profond attachement à sa famille et à son pays. En faisant vibrer ces deux sentiments on peut obtenir de lui tout ce qu'on veut et qu'il est à même de donner. L'instructeur militaire peut donc former l'âme de ses soldats aux vertus militaires. Le physique du soldat italien est plus robuste et résistant aux fatigues, au froid et à l'humidité qu'on ne pourrait le supposer d'après sa taille.

C'est extraordinaire comment ces enfants du sud ont su s'acclimater rapidement à l'hiver rigoureux des hautes Alpes. Le soldat italien est en outre frugal et tempérant par nature.

Assez fréquemment on constate chez les soldats italiens un étrange contraste : parfois impulsifs, on dirait qu'ils ne peuvent se soumettre à aucun frein, ni subir aucune discipline. A d'autres moments, les mêmes hommes sont patients, dociles, réfléchis et animés de sentiments chevaleresques. De ces observations on peut conclure quelle énorme influence l'officier italien peut exercer sur ses troupes, et comme presque toujours il connaît le caractère un peu enfan-

tin de ses soldats, il sait les cultiver et développer en eux les meilleures tendances. Avec ce système d'éducation la recrue arrivée à la fin de ses deux ans, quitte la caserne transformée en un excellent soldat.

Déjà, depuis plusieurs années, on procédait au remplacement des vieux uniformes par celui de couleur gris-vert. Maintenant toutes les armes et services spéciaux en sont pourvus. Le nouvel uniforme sied aussi bien au soldat italien que le précédent. Le fantassin est pourvu du sac militaire, sac-à-pain, d'une gourde en bois de peuplier; il porte à la ceinture une cartouchière de la contenance de 90 cartouches; il est muni de l'inévitable gamelle et d'une tente de campement. Chaque soldat porte en outre deux paires de souliers.

L'élite de l'infanterie italienne est à maints égards une grande méconnue qui ne jouit pas toujours, à l'étranger, de la considération qu'elle mérite. Il faut espérer que cette campagne lui vaudra l'estime qui lui est due. Une infanterie qui se bat aussi bien dans la plaine qu'en terrain de collines et sur les hautes Alpes à la lisière des glaciers, une infanterie dont les compagnies savent poursuivre dans l'attaque, avancer ou se retirer en ordre parfait même lorsque les officiers sont blessés ou tués et qu'elles sont commandées par un sergent ou un simple caporal, est digne de l'admiration entière des personnes qui savent réfléchir et apprécier sans parti pris.

b) *Les territoriaux.*

Les mobilisés italiens âgés de 32 à 39 ans constituent les troupes territoriales, correspondant à notre landwehr. Elles sont composées de pères de famille et employées aux services logistiques, au contrôle et à tous les autres services de la deuxième ligne. On les identifie à l'aide des numéros et des signes distinctifs rouges du bonnet.

Je les ai vus tout le long du front, sur les hauteurs comme au fond des vallées. Partout, sans aucune distinction de région, d'origine, je les ai trouvés actifs, calmes, bien mis. Jamais je n'ai entendu une plainte de leur part. Les officiers m'ont toujours fait les éloges de leurs territoriaux et ils fu-

rent unanimes à louer leur bonne discipline, leur amour pour leur corps et pour le pays. Ces territoriaux constituent aussi d'excellentes troupes de combat; sur l'Isonzo et sur le Carso plusieurs bataillons de la territoriale ont marché au feu et se sont conduits admirablement sans jamais se laisser impressionner par la violence du feu ennemi.

Les territoriaux ont peut-être moins d'élan à l'attaque, mais plus de résistance et de persévérance dans l'action que les jeunes soldats.

c) *Bersaglieri et Alpini.*

L'infanterie italienne a deux corps spéciaux. Celui des Bersaglieri qui a été créé en 1836 sur la proposition du capitaine Alexandre Lamarmora et celui des Alpini, dont les premières 15 compagnies ont été instituées en 1873, après la présentation d'un mémoire du capitaine d'état-major Perruchetti, qui est devenu plus tard général commandant de corps d'armée. Il est maintenant Sénateur du Royaume. Perruchetti avait accompli de 1867 à 1871 des études approfondies sur la frontière des Alpes et sa défense et résumé dans un excellent mémoire ses constatations et ses conclusions en faveur de la création d'un corps d'Alpini.

En 1836, il n'y avait que 2 compagnies de Bersaglieri. Graduellement on est arrivé à 12 régiments de 3 bataillons, et les 15 compagnies d'Alpini sont devenues 8 régiments avec 26 bataillons. Ce sont les forces du temps de paix. Aujourd'hui sur le pied de guerre ils ont été accrus de tous les mobilisés et leurs effectifs ont augmenté dans des proportions très considérables.

En créant le corps des Bersaglieri, Lamarmora a voulu donner à l'armée piémontaise un corps d'élite à recruter parmi les conscrits les plus robustes. Ses Bersaglieri devaient être soumis à un entraînement sévère, acquérir une grande agilité, être rompus aux marches rapides et bien exercés au tir. Il leur donna un équipement léger qui leur laissait toute liberté de mouvements et un fusil de précision. Ce corps constituait un ensemble répondant au tempérament national,

tant au point de vue de l'allure dégagée, que pour l'uniforme élégant. Il devint d'emblée très populaire.

La tâche principale des Bersaglieri était celle de harceler continuellement l'ennemi, de se retirer rapidement pour le laisser sous l'impression d'être attaqué par des forces considérables. Ils devaient tendre sans cesse des embuscades et tirer sur les officiers ennemis. Lamarmora fut le premier instructeur de ses troupes; il était doué d'un physique très robuste et d'une volonté de fer. Il soumit ses hommes à l'effort maximum nécessaire pour atteindre le degré de perfectionnement qu'il avait en vue. Ses successeurs ont suivi strictement ses principes et le corps des Bersaglieri a maintenu jusqu'à nos jours les belles qualités qui lui ont valu des succès hautement appréciés dans les campagnes de 1848, de Crimée, de 1859, 1860 et dans le Trentin en 1866.

Dans la guerre de Libye, particulièrement à Sciarra-Sciat et en maints autres combats, les Bersaglieri ont prouvé qu'ils étaient les dignes successeurs des élèves de Lamarmora. Dans la guerre actuelle ils ont acquis de nouveaux lauriers. Ils se sont distingués dans toutes les batailles auxquelles ils ont pris part. Tout en étant équipés et entraînés pour combattre à la plaine ou dans les régions ondulées de collines, ils se sont adaptés rapidement à la guerre de montagne, voire même de haute montagne. L'honneur de conquérir les sommets fut réservé aux Alpini. Les Bersaglieri ont néanmoins à leur actif de brillants exploits accomplis dans des régions montagneuses. Pour ne citer qu'un seul exemple: la bataille si violente que les Bersaglieri ont engagée lorsque du fond de la vallée de Natisone ils escaladèrent les montagnes de Zagradan et Jeza, descendirent dans la vallée de l'Isonzo pour remonter, toujours en combattant, sur le versant occidental du Monte Nero (Krn) du Sleme et du Mrzli. L'inondation de longue durée de l'Isonzo donna aux Autrichiens le temps nécessaire pour construire des tranchées formidables, mais plus tard ce furent encore les Bersaglieri qui, appuyés par des unités d'infanterie, s'emparèrent de ces positions.

Il ne faut pas passer sous silence la part si importante que les Bersaglieri ont eue dans la conquête du Monte Melino

dans le Val Giudicarie et des Monts Viese et Mascio dans le Val de Concei qui furent des entreprises de caractère strictement alpin.

Les Bersaglieri sont très populaires dans toute l'Italie et dans toutes les classes de la population. C'est toujours avec une profonde satisfaction que jeunes et vieux regardent défiler leurs bataillons au pas de course, plumes flottantes, allure quelque peu vantarde. Pour le peuple italien les Bersaglieri sont l'emblème du courage, de la jeunesse gaillarde, toujours prête à se sacrifier pour la défense de la patrie. Et toujours le peuple les accompagne de ses applaudissements enthousiastes. La fanfare des Bersaglieri ne connaît pas les notes tristes, mais seulement les marches gaies, pleines de vie, qui font tressaillir même lorsqu'elles mènent à la mort pourvu que ce soit pour l'Italie et sa grandeur.

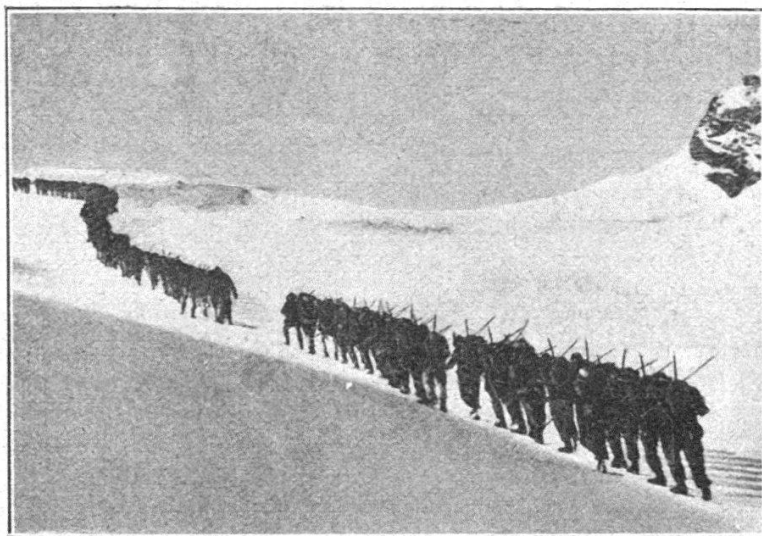
* * *

Le caractère et la tâche des Alpini sont complètement différents. Dans ce corps le service est de deux ans. Pendant toute la durée de leur éducation militaire ils vivent en contact avec les Alpes. Le recrutement des Alpini est régional; chaque bataillon recrute ses hommes dans la zone alpine dont il est le centre.

La montagne est la grande éducatrice qui crée les caractères fiers, courageux, énergiques, doués d'une volonté ferme. Elle inspire des sentiments élevés et purs, est une mère austère qui sait inculquer l'abnégation et le sacrifice. Les soldats en y faisant leur école et en y passant les plus belles années de leur jeunesse en remportent une empreinte ineffaçable. Leur physique et leur esprit y ont puisé une grande force qui leur a conféré une supériorité intrinsèque et morale. Ils ont appris à aimer leur corps et à considérer comme chose sacrée l'honneur de leur arme.

Le peuple italien s'est affectionné à ses vigoureux fils qui lui reviennent des sommets alpins avec des épaules carrées, des figures florissantes, souriant comme savent sourire les enfants bons. Il revoyait avec plaisir ces hommes intègres, sains, pleins de vie, aux nerfs solides; ces hommes sur les

quels un pays peut compter en pleine confiance pour une protection intrépide. Tel est le diapason du moral des Alpini, qui se révèle aussi dans leur regard si calme et serein sous le chapeau de feutre tel qu'on le voit dans maints tableaux du mille trois cents.



Colonne de Alpini en marche.

La valeur du corps des Alpini prouve la nécessité de son existence comme arme spéciale avec une organisation autonome et une préparation soignée pour les opérations de haute montagne. J'avais partagé l'opinion qui a de nombreux partisans aussi en Suisse, que l'infanterie pouvait être employée sur la montagne moyennant une préparation improvisée. Après mes excursions au front italien je me suis convaincu que l'arme des Alpini répond à une véritable nécessité.

A part leur bravoure et discipline exemplaire, les Alpini ont une qualité qui les rend bien sympathiques : une grande modestie spontanée. Chez eux il n'y a pas de vantardise, aucun bavardage. Ils font peu de gestes, ils parlent très peu, ils sont de véritables montagnards en tout et partout.

(A suivre.)

EMILE COLOMBI.

